

Une maison natale

Alberto
Eiguer

Une maison natale

Psychanalyse de l'intimité

DUNOD

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autori-

sation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2016

5 rue Laromiguière, 75005 Paris

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-074731-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préambule

JE ME PROPOSE de parler de la maison de mon enfance. Faite de matériel inanimé, la maison ne sait pas raconter des histoires. On doit les raconter à sa place. Elle ne sait pas non plus mentir. Elle n'attend rien de nous alors que nous attendons beaucoup d'elle. Et ce n'est que par ce que nous déposons en elle qu'elle nous dit quelque chose.

Je parlerai d'elle selon mes souvenirs tout en cherchant à savoir comment je me la suis inconsciemment appropriée, comment elle m'a rassuré, transmis ses virtualités et contribué à ma formation. Ce sera aussi parler des êtres qui l'ont habitée. La maison est un espace et de ce fait elle nous donne une place dans le petit monde domestique. Pendant un bon moment, celui-ci constitue tout notre univers d'enfant. Et même si plus tard nous apprenons que le monde ne se réduit pas à cet espace, nous lui gardons une place substantielle dans notre esprit.

VI – Préambule

Je trouverai ainsi l'occasion de dire toute la passion qui anime notre lien à l'habitat. Ce livre se veut la biographie des liens entre la maison et ses habitants. Ce n'est pas mon autobiographie, même si je parle à la première personne et que je me raconte ; en vérité je parle à un autre, à un tiers, à mon analyste peut-être.

L'analyste a l'habitude d'écouter des gens se raconter, faire le récit de leur parcours, des histoires où ils sont en général le personnage central, au point que s'ils parlent plus des autres que d'eux-mêmes nous pouvons soupçonner que leur identité est chancelante. Quant à l'analyste, il s'exerce à l'art difficile de se raconter dans sa propre analyse. Mettre en mots comporte des risques ; on s'engage ; on s'expose. Or le discours du patient n'est pas celui d'une autobiographie, du récit de son enfance, de la succession des épisodes de sa vie, c'est un processus bien plus désordonné que celui du discours habituel mais dont la séquence peut faire sens pour celui qui l'écoute. Il y repère un ordre sous-jacent : celui d'un voyage en profondeur vers soi-même, vers les méandres de l'inconscient. Celui-ci dresse des obstacles, vous laisse prendre de fausses pistes. Vos résistances sont produites par votre inconscient.

Le patient fait un récit où la véracité compte moins que la construction selon une vision actuelle. Ce plongeon dans son passé est aussi surdéterminé par les émotions qui

éveillent les souvenirs, par d'inéluctables déformations, par les personnes qui l'ont entouré et essentiellement par l'analyste qui l'écoute. Mais l'analyste n'est pas lui-même le destinataire du récit. Il l'est par délégation. Le destinataire du récit est en vérité un proche parent du patient ou un ancêtre. Le patient tient grandement à la façon dont l'analyste réagira au récit mais en même temps ce dernier n'est qu'un sujet en lien avec d'autres sujets, un espace en attente d'être associé à un autre. Il est vécu comme capable de recevoir ce que vous y déposez de manière à faire travailler votre psyché. La formidable force d'attraction que cette réceptivité exerce sur vous donne un sens à votre exploration.

En analyse, on parle de soi, pour soi et pour un autre. On apprécie de s'entendre parler et d'entendre l'analyste faire des interprétations. On imagine ses réactions, c'est-à-dire les répercussions du récit sur sa personne.

Est-ce le cas de l'autobiographie adressée au lecteur ? C'est peu probable. L'avenir du récit autobiographique est incertain : il échappe à son narrateur. Bien qu'attentif à ce que l'auteur veut lui dire, le lecteur en fait sa chose, une autre chose ; il lui donne ses couleurs parfois, on se trouve alors bien loin de ce que le narrateur s'est proposé de dire. Il s'approprie le récit pour l'accommoder à sa sensibilité. Le narrateur devient ainsi l'orphelin de « son enfant », son ouvrage.

VIII – Préambule

Comme le disait Borges, en plus d'être dessaisi de son œuvre, l'auteur peut difficilement imaginer ce que son lecteur en pense ou éprouve. Ce sont des centaines ou des milliers d'êtres qui palpitent à leur manière, se désintéressant même du message de l'auteur.

Je parlerai de ma maison par des bribes de mon histoire, en racontant des épisodes qui ont souvent fait l'objet de récits lors de ma propre analyse. J'y intègre ce que j'ai compris des interprétations de mes analystes.

À mon vécu s'ajouteront les récits des autres, notamment ceux qui remontent aux premiers jours de mon existence. Vous verrez que de temps en temps j'attribue à l'enfant que j'étais des raisonnements qui sont ceux d'un adulte. Je ne crois pas avoir été trop éveillé ou précoce. J'étais au contraire fort candide malgré une curiosité certaine, pas trop rapide dans la compréhension de ce que j'observais. Mon embonpoint me donnait un air d'enfant poupon et trop protégé. Mon éducation était stricte sur bien des sujets : il fallait penser aux autres, être aimable et poli. Mais heureusement l'écrou n'était pas trop serré, ce qui m'a permis de préserver ma liberté de pensée. Assez petit, je me suis fait à l'idée qu'il ne convenait pas de dire tout ce que je pensais. J'ajouterai que c'était pour éviter de faire de la peine, d'être hors

de la règle ou de me faire punir. Cela a contribué à me forger une attitude réservée.

Pour contrebalancer mon impression qu'un enfant est un petit être incomplet et fragile, je m'étais attaché au sentiment que mes parents avaient un amour et une confiance infinis en moi. Il ne me restait qu'à observer le monde et le penser faute de pouvoir le dominer.

Cette biographie de ma maison natale a pour objectif de nourrir la question de la place de la maison dans la formation de l'enfant. Je ne peux éviter l'écueil du détail, de l'anecdote qui surgit sans que l'on sache d'où elle vient, ni vers quoi elle va nous diriger. Mon projet devrait toutefois confirmer que la maison sert à grandir, de-là la valeur inestimable de la dénomination « maison natale » et « maison de mon enfance ».

Cette maison je l'ai parcourue des centaines de fois, visité tous ses recoins, touché ses murs, meubles, objets, humé ses odeurs et parfums. Elle a été témoin de mes joies et mes souffrances. J'y ai appris à jouer, à marcher, à parler, à lire et à écrire. J'y ai connu les gens de ma famille, appris à identifier leur place dans la parenté. Ils m'ont transmis beaucoup de choses au point de devenir une partie de moi. Ils ont intégré mon identité. J'y ai développé un certain goût de la réciprocité et le sentiment d'appartenance à un groupe. Cette maison a été le témoin

X – Préambule

des faits marquants de mon existence d'alors. J'y ai appris à cohabiter avec moi-même.

C'est ma découverte première : la maison sert à déployer notre subjectivité, à développer à la fois notre intimité avec nous-mêmes et l'intimité à plusieurs. On devient alors « quelqu'un ». Comme cela n'est pas donné d'emblée, c'est dans la maison que les premiers pas ont lieu.

Ma subjectivité a pu commencer par un repli obligé, une découverte dérangement, un secret à garder, ce qui m'a éloigné des autres et conduit à chercher refuge dans un lieu où j'ai pu rester en paix et penser, au début dans l'inquiétude comme si j'avais un poids sur les épaules, trop lourd pour le petit que j'étais, d'autant plus que je devais le gérer tout seul.

Longtemps après, j'ai compris que même dans sa solitude on est en compagnie de plusieurs, ses êtres chers, le souvenir de leurs caresses, de leurs suggestions, de leur amour et de leurs avertissements. Et même si ce n'est pas un souvenir précis, l'imagination saura le recomposer. Croire que l'on construit sa subjectivité avec ce que l'on porte en soi fait naître l'être pour soi-même. À y regarder de près, si le soi apparaît comme une création autarcique, il est en réalité étayé sur une fierté, celle de l'autre qui nous vit comme une émanation de lui, celle du parent qui se réjouit de son beau petit, qui est surpris de ses sorties et émerveillé chaque jour de ses progrès. Autrement dit,

le soi est inspiré du narcissisme qui permet de grandir et des narcissismes de nos père et mère, qui voient en nous celui qui mènera à bon port leurs rêves les plus chers.

Dans la maison, nous disposons de deux sortes d'endroits pour bâtir l'intime : des lieux où l'on peut penser, jouer et faire ce qu'il nous plaît, et des lieux de partage (« les lieux communs »), oh combien précieux ! Les premiers alimentent les seconds, mais nous l'ignorons. Notre autonomie y prend sa source.

Je ne souhaite pas trop m'avancer sur ce que le lecteur pourra tirer comme conclusion en me lisant. Sauf une. On verra que je suis trop dur et peu affectueux avec mes parents les plus proches. On aura le sentiment que je prends revanche sur eux. On aura raison. Je me « venge » de la passivité du gamin que j'ai été face à la puissance des adultes. J'aurais pu penser qu'ils m'avaient manipulé ou abusé. C'est un thème à la mode. Celui qui en dînant en ville ne dit pas avoir été la victime de ses parents peut aujourd'hui en avoir honte. Mais j'en ai tellement vu et entendu à propos de l'emprise des adultes sur les enfants, et sur d'autres adultes, que je reste désormais sur ma réserve quand j'entends parler « d'emprise dans les liens familiaux ». Je ne crois pas que mes parents aient été pervers au point de se servir de moi pour m'accabler. Pour autant que je me souvienne, et j'ai essayé d'être très

XII – Préambule

attentif à ce sujet au cours de l'élaboration de ce livre, je ne crois pas qu'ils aient été des prédateurs. Ils exerçaient certes une certaine emprise sur moi, mais dans le registre de la normale, voire du nécessaire pour m'aider à grandir.

On a certainement présent à l'esprit ce que Freud dit de l'amour des parents envers leurs enfants. Cet amour, affirme-t-il, est pour l'essentiel un amour envers eux-mêmes, du narcissisme projeté sur leurs rejetons. Freud explique par quels ressorts le narcissisme alimente cet investissement, et en conclut que cette projection narcissique est utile.

Aujourd'hui nous pouvons corroborer que les parents « utilisent » leurs enfants. Cela alimente leur amour et guide leurs gestes éducatifs : les enfants vont combler leur vide, panser la blessure de leur incomplétude. Cela leur permet de transmettre un legs, avec ses lourdeurs parfois. Dans l'exemple de mes parents, je pense leur avoir été utile en les aidant à se sentir à nouveau jeunes. C'est peut-être mon illusion de croire qu'ils dépendaient de moi autant et bien plus que moi d'eux. Quoi qu'il en soit, ce mouvement est de l'ordre de l'emprise ; je l'ai appelée jadis « fonctionnelle » mais c'est une emprise quand même.

En fait, la vie nous demande de réfléchir à ceci : la passivité est-elle incontournable ? Est-ce notre destin qui le veut ainsi ? Ceux qui naissent une génération

après sont tributaires de ceux qui les ont conçus. C'est à eux de faire avec, et peut-être de tirer un meilleur parti de cette passivité. Un pas important est franchi au moment où l'on comprend que celle-ci est dynamisante, qu'elle est un vecteur de connaissance, un mobile de nos actions et peut-être de toute créativité. Nous sommes des faux-passifs comme nous sommes des faux-actifs. Il en va de même pour l'indépendance, à laquelle nous n'accédons qu'en intégrant notre nécessité de dépendance.